

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 13,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

PARAISANT LE MARDI

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 1 exemplaire sont
annoncés dans le journal.

INSERTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris; à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire, éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
à l'AGENCE-DALCOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 16 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

Pour l'ÉTRANGER les frais de poste et sus

Monaco, le 21 Février 1871.

NOUVELLES LOCALES.

M. le chevalier de Villa-Rey ancien Gouverneur général de la Principauté, mis à la retraite en 1848, vient de mourir à Menton dans sa 92^e année.

Les concerts de cette semaine n'ayant été presque exclusivement composés que de morceaux dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, nous n'en parlerons que pour citer les parties qui ont le plus attiré l'attention des dilettanti.

Dans celui de jeudi, l'air du *Don Juan*, de Mozart, et la fantaisie sur *Rigoletto*, ont valu des rappels à MM. Oudshoorn et Delpech. La mosaïque sur le *Pré aux Clercs*, d'Hérold, a été également exécutée par l'orchestre avec ce *brio* et cet ensemble remarquables qui le caractérisent.

La marche indienne de l'*Africaine*, et une fantaisie sur le *Barbier*, formaient le principal attrait de la soirée de dimanche. L'un et l'autre ont été admirablement rendus par l'orchestre et par M. Delpech, et ont fait éclater dans l'auditoire de nombreux braves.

Annonçons en terminant qu'on nous a promis pour un de ces jours-ci l'ouverture de l'*Africaine*; aussi sommes-nous certain qu'il y aura ce soir là chambrée complète.

Les nouvelles coupures de vingt francs viennent d'être imprimées par la Banque de France et lancées dans la circulation. Ces coupures sont d'un usage infiniment plus commode que les billets de vingt cinq francs, qu'elles sont appelées à remplacer complètement.

Les anciennes coupures de vingt-cinq francs seront détruites, à mesure qu'elles rentreront dans la caisse de la Banque.

L'administration française des Télégraphes et des Postes nous communique les avis suivants:

1^o Par suite d'une entente entre l'Administration française et l'Office des postes de Suisse, des mandats de poste peuvent être expédiés de France à l'adresse des militaires français internés en Suisse, dans les mêmes conditions que si ces militaires n'avaient pas quitté le territoire français, mais sous la réserve de la perception d'un droit de 10 cent. par 10 francs ou fraction de 10 francs, représentant exclusivement la rémunération du service suisse.

Le Directeur général des Télégraphes et des Postes

est, en outre, heureux de porter à la connaissance du public que, grâce à un noble désintéressement de la poste suisse, les lettres échangées entre la France et les militaires français internés en Suisse ne sont passibles d'aucune taxe étrangère. Il en résulte que, comme elles sont déjà exonérées de toute taxe française, en vertu de la loi du 24 juillet 1870, ces lettres jouissent de la franchise postale complète.

2^o A partir de ce jour, les changements ordinaires et les *journaux* peuvent être expédiés pour Paris.

Les changements de *valeurs déclarées* sont formellement exclus jusqu'à nouvel ordre.

Il faut que tous retournent au néant d'où ils viennent. Quelque talent qu'on possède, quelque réputation qu'on ait su acquérir, la mort est là froide, attendant toujours une nouvelle proie. Aujourd'hui un peintre célèbre, demain un poète ou un musicien aimé, chaque jour voit tomber sa victime. Il semble que les hommes de talent hors ligne, dont chacun connaît et apprécie les œuvres devraient jouir toujours de leurs succès. Mais hélas! il n'en est pas ainsi. Lorsque, du moins, la mort les emporte, comme Lamartine, Rossini et Dumas, au moment où leur génie semble s'éteindre, c'est pour eux un repos désiré. Mais il arrive parfois qu'ils tombent pleins d'ardeur et de vie. C'est ainsi que pendant que la France enregistre la mort de plusieurs hommes célèbres, la Russie et le Danemark perdent chacun un de leurs compositeurs les plus aimés.

Nous lisons à leur sujet dans le *Chroniqueur*, quelques lignes biographiques.

Alexis de Lwoff, général russe, compositeur de l'hymne national russe, est mort le 28 décembre dernier, à sa campagne, dans le gouvernement de Kowno. Né à Réval, le 26 mai 1799, il était dans sa jeunesse un excellent violoniste et ses compositions — son *Stabat mater* surtout — ne manquent pas de mérite. Il a beaucoup écrit pour le violon et a fait représenter à Vienne un opéra intitulé *Ondine*. Son livre traitant du rythme libre, ou non symétrique, du plain-chant russe à une certaine importance.

A Copenhague c'est le baron Hermann de Lovenskjold, compositeur danois d'un grand talent qui a payé sa dette dernière.

Parmi ses ouvrages, les opéras *Le Baptême du feu* et *Turandot* méritent une mention particulière. Il est aussi l'auteur de beaucoup de morceaux de piano, qui se distinguent par une excellente facture et par une fantaisie vive et colorée. Il occupait, il y a quelques années encore, la place d'organiste à l'église de la Cour, mais souffrant et dégoûté de la vie, il donna sa démission et se retira dans la solitude.

Ainsi donc, comme l'a dit le grand poète, emportés sans retour dans la nuit éternelle, nous devons tous disparaître. Mais du moins ceux que le génie marque de son sceau, ont la consolation de laisser après eux une mémoire honorée.

Février.

Le nom de ce mois dérive de *februa*, sortes d'expiations annuelles que les Romains faisaient effectivement à cette époque. Les derniers jours en étaient consacrés à la *fête des fous*, que semblent continuer encore aujourd'hui les extravagances du carnaval. Il terminait l'année chez les Romains et nos aïeux, mais il est devenu notre deuxième mois.

On reproche au mois de février d'être surtout pluvieux. Assurément il serait d'abord plus sage de songer que les phénomènes naturels ne sont pas livrés au hasard, et que, par exemple, la main puissante qui s'ouvre pour nous verser la pluie, est cette main créatrice et providentielle qui forma la terre et qui la gouverne. Mais emportés par nos premières impressions, qui devraient pourtant nous être les plus suspectes, nous ne savons pas supposer utile ce qui semble menacer notre aveugle égoïsme. Essayons cependant de raisonner.

L'eau est un des agents les plus essentiels de l'économie terrestre. La place immense qui lui est faite sur le globe l'exprime suffisamment. Elle doit, en effet, modifier à la fois l'atmosphère et le sol, passer et revenir successivement de l'une à l'autre, afin de mieux assurer partout le travail de la végétation et le bien-être des animaux. Aussi voyez comme, sous la forme ou de glace ou de vapeur, elle quitte et reprend tour à tour ou la densité de la pierre ou la rareté de l'air. Voyez surtout, à l'état liquide, comme tour à tour elle s'étaie, se promène ou s'arrête, sous la forme de mer, de rivière ou de lac. Mais cela n'est pas encore assez pour accomplir son œuvre, car il est des plantes et même des animaux qui l'attendent au loin, sur le flanc des collines, sur le front des rochers. Or, l'eau liquide n'y peut atteindre que sous une forme nouvelle, sous la forme de pluie. Eh bien, il faut qu'à une époque précise cette pluie soit abondante et continue; car s'il est des terrains où l'eau pénètre aisément, il en est d'autres aussi où elle ne peut s'insinuer qu'avec peine. Et cette diversité de couches terrestres est elle-même parfaitement assortie à celle des plantes et des animaux qui exigent que le sol présente différents degrés de perméabilité, afin qu'ici l'évaporation s'opère vite, et que là, au contraire, elle soit retardée. L'insistance de la pluie lui permettra donc d'imbiber profondément tout l'horizon, et puis chaque terrain se mettra de lui-même dans les conditions d'humidité qui lui sont propres. Car, par une admirable réciprocité, dès que le

soleil se montre, l'eau est facilement abandonnée par les couches qui sont très perméables, mais elle est longtemps retenue par celles qui l'ont admise lentement.

Or, si la pluie est continue et nécessaire dans une des parties de l'année, à quelle autre époque pourrait-elle agir plus à propos que dans ce mois? D'abord, c'est la période la plus opportune pour les plantes, car la graine recueillie sous le sol a besoin que déjà commence autour d'elle l'emménagement des sucres qui doivent bientôt la nourrir. C'est aussi le temps le plus convenable pour les animaux, puisque la plupart d'entre eux ou n'existent qu'en germe, ou sont plus ou moins engourdis; et les autres, n'ayant pas encore leurs inquiétudes de famille, peuvent rester plus sédentaires. Enfin, c'est le moment le plus commode pour l'homme, car le laboureur est alors occupé à des soins intérieurs, à des travaux abrités; et quant au citadin lui-même, rien ne l'invite encore à porter ses loisirs dans les champs.

Quand la surface du sol est ainsi déblayée, la vapeur d'eau, suspendue comme en réserve dans l'atmosphère, se refroidit, se condense et tombe: c'est la pluie. Selon les circonstances et selon les saisons, la pluie qui traverse l'air, l'apaise, la rafraîchit ou l'épure. Mais, en ce moment, elle nous intéresse plutôt par la puissance nutritive qu'elle vient d'acquérir, car elle a dissous en se liquéfiant les principes gazeux qui s'étaient dégagés comme elle de l'horizon. Ces principes seraient inutiles dans l'air et même nuisibles, mais ramenés dans le sol, ils s'ajoutent encore aux provisions alimentaires dont la plante va bientôt profiter.

Cette restitution que l'air fait à la terre de l'eau qu'elle a perdue est soumise à une loi d'harmonie que nous ne saurions assez admirer. C'est que la quantité de pluie que l'atmosphère nous renvoie tous les ans est toujours à peu près la même, et que l'hiver n'en fournit guère que sa part comme l'été. Seulement dans une heure d'orage, juillet précipite plus d'eau que février dans tout un jour, et il importe qu'il en soit ainsi; il importe, en effet, que le mois de février ait plus de journées pluvieuses, c'est-à-dire que la pluie soit alors moins rapide, mais plus soutenue; car, à cette époque, l'eau doit reprendre et modifier lentement les dépouilles opulentes que l'automne a laissées sur le sol.

C'est par le dégel d'abord que février marque sa venue. La bise étant passée, l'horizon désormais peut être mis à découvert. D'ailleurs, il faut que la terre soit ramollie, pour être docile au labour. Mais comment va disparaître enfin cette neige épaisse et ferme qui couvre la plaine ainsi que la montagne? Certes, le problème serait difficile pour l'homme; qui seulement pourrait dire tout ce qu'il lui faudrait, pour le résoudre, d'appareils, de combustible et de temps. Et pourtant l'habitude de voir ce phénomène s'accomplir sans efforts en quelques heures, ne lui laisse pas admirer à quel agent imperceptible Dieu confie l'œuvre importante du dégel. C'est un simple courant d'air parti de l'équateur, qui, de sa tiède haleine, touche la neige et la fond; ou plutôt il la divise en deux parts: l'une, qui s'élève gazeuse pour détendre l'atmosphère; l'autre, et c'est la plus grande, qui descend liquide dans le sol; de telle sorte que cette neige, qui naguère était pour les plantes la meilleure sauvegarde, devient aujourd'hui pour elle le plus riche aliment; car, en se liquéfiant, elle a dissous et leur apporte les débris de tous les corps désorganisés par le froid. Ne devrions-nous pas aussi remarquer que le fonctionnaire invisible chargé de déterminer tout cela remplit si discrètement sa mission que l'atmosphère semble sommeiller partout, et que vous n'apercevez émues ni la feuille de l'aune déjà verte, ni la fleur naissante du daphné?

Et maintenant, est-il vrai que février, que nous disons si triste, soit tout à fait dépourvu d'ornement? Les scènes de la nature ne devraient-elles pas, au contraire, nous fournir le modèle de ces beautés de contraste que nous aimons à trouver dans les tableaux de nos peintres? Or, voyez après quelques heures de

pluie, comme le moindre rayon de soleil nous paraît beau! Elles sont belles aussi, après l'ondée, ces pervenches et ces paquerettes que votre attention dédaignerait pendant la splendeur du mois de mai. La violette surtout, au sortir de son bain, semble avoir sa corolle plus pure et son parfum plus doux. Le merle, en secouant les mille perles qui sont tombées goutte à goutte sur les velours de ses plumes, fait entendre au loin sa voix sonore, qui semble musicale auprès des graves clameurs de la corneille et des cris monotones du moineau. La campagne est enfin un peu plus animée, et tout déjà semble annoncer le réveil complet de la nature. Nous dirons cependant que février, moins agréable qu'utile, s'adresse bien plus à la pensée qui juge qu'à l'œil qui veut être flatté; lui-même semble l'avouer. En effet, comme il satisfait moins le regard, il essaye presque de le fuir, car il maintient ses nuits longues et il est le plus court des douze mois.

ED. CLAVEL.

CHRONIQUE DU LITTORAL.

Villefranche. — Les mobilisés de l'arrondissement de Grasse se sont embarqués ici pour l'Afrique. Pendant qu'ils montaient à bord des bâtiments qui doivent les conduire, les frégates américaines mouillées dans notre port faisaient entendre des hurrahs et des salves d'artillerie.

Nous avons toujours sur rade une partie de l'escadre d'évolutions. On assure cependant que l'un des deux avisos le *Limier* ou le *Renard* partira au premier jour pour un port du Nord. Une frégate appareillera également, de sorte qu'il nous restera seulement le *Magenta* et un autre navire.

Nice. — On lit dans l'*Avenir de la Province* :

M. Etienne Arago avait passé quelques jours dans notre ville, lorsque une dépêche de son neveu, M. Emmanuel Arago, ministre de l'intérieur, le rappelait à Bordeaux.

Jeudi, un train spécial, composé d'une seule voiture, ramenait M. Etienne Arago dans nos murs, en compagnie de M. le général Ollivier, chargé du commandement supérieur des forces militaires du département des Alpes-Maritimes.

M. Etienne Arago n'a fait cette fois que traverser Nice. Il se rend à Florence, chargé d'une mission auprès du gouvernement italien; la durée de cette mission doit, selon toute apparence, se prolonger, car M. Etienne Arago vient de résigner le mandat de député que venait de lui conférer le département des Pyrénées-Orientales.

Hyères. — Le vaisseau à trois ponts le *Louis XIV* qui était parti précipitamment de Toulon, pour Villefranche, est rentré samedi soir aux îles d'Hyères pour reprendre ses cours d'instruction de canonage.

Le grand transport à deux batteries l'*Entreprenante*, parti pour Bougie avec les mobilisés des Alpes-Maritimes, a été obligé de relâcher à deux reprises aux îles d'Hyères, à cause des mauvais temps qui régnaient au large.

Marseille. — La presse marseillaise vient de perdre un de ses doyens, en la personne de M. Jules Barile, imprimeur, et propriétaire-gérant de *Courrier de Marseille*. M. Jules Barile était l'artisan de sa fortune, et s'était élevé, par l'intelligence et le travail, du rang de simple ouvrier, à la belle position industrielle et commerciale qu'il occupait.

Il est entré dans le port de la Joliette un immense bateau américain, venant de New-York. L'*Alaska* ne porte pas moins de 4,011 tonneaux d'approvisionnements de toutes sortes. Ce magnifique navire est le plus grand bateau à vapeur qui soit entré jusqu'ici dans nos ports.

FAITS DIVERS.

Nos lecteurs doivent se rappeler que nous leur avons

donné, il y a peu de temps, quelques détails sur la vie et les œuvres d'Alexandre Dumas, décédé chez son fils à Puits. M. Amédée Achard publie de son côté les lignes intéressantes qui suivent sur les derniers moments du célèbre romancier. Elles seront lues avec plaisir :

C'est une erreur de croire que les facultés d'Alexandre Dumas aient souffert à l'heure suprême qui allait le séparer de la vie.

Elles sont restées pleines et entières, sans fatigue et sans diminution; seulement il n'en voulait plus faire usage. Echoué dans la solitude et le silence de Puits chez son fils, qui a eu pour ce père illustre toute la tendresse et tous les soins qu'on aurait pour un enfant bien-aimé, en face de la mer immense, il éprouvait un besoin absolu, un besoin sans limite, le besoin du repos. Le colosse avait tout donné.

Sa mémoire était sereine et claire. De sa longue vie si pleine, il se rappelait tout, si ce n'est lui, de qui jamais il ne parlait. Peut-être dans la quiétude de ses rêves, entouré d'enfants qui l'aimaient et d'une famille qui lui faisait connaître les douceurs de la vie intime et les grâces du foyer, voyait-il un Dumas courbé sur le papier qui lui produisait l'effet d'une ombre.

Jusqu'à la dernière minute, il a eu des mots charmants où toute la grâce et toute la poésie de son esprit se révélaient.

Il aimait beaucoup les enfants de son fils, qui jouaient autour de lui et avec lui. Un soir, après avoir agité un jeu de dominos avec eux, l'heure du sommeil étant venue: « Il faudrait, dit-il, donner quelque chose à ces enfants quand ils viennent s'amuser avec moi, car je dois être bien ennuyé. »

Un dernier mot peindra mieux le charme de cet esprit dont la saveur n'était pas épuisée, malgré les fleurs et les fruits prodigués.

Il y a dans la grande maison de Puits une jeune fille dont la grâce svelte et la sereine et chaste élégance rappellent les vierges que le pinceau de Pérugin a couronnées d'un nimbe d'or et vêtues de longues robes traînantes. Alexandre Dumas l'entourait d'une politesse respectueuse. Un jour — et c'était peu de jours avant le dernier — pendant qu'il sommeillait, elle entre, et, le voyant endormi, elle se retire. Il ouvre les yeux et demande qui est là? On la nomme.

— Qu'elle entre.

— Tu l'aimes donc bien, cette jeune fille!

— Je la connais à peine; mais les jeunes filles, c'est de la lumière!

Si nous en croyons le *Chroniqueur*, le *Vaisseau fantôme* de Richard Wagner sera donné avec un grand luxe de mise en scène au nouveau théâtre de l'Opéra à Vienne. Les principaux rôles sont confiés à M^{me} Dustmann, à MM. Beck et Meyerhofer. A cette occasion, toute l'étendue de la scène de l'Opéra sera, pour la première fois, mise en réquisition. La mer qui figure dans l'ouvrage en question se développera sur un espace de 43 mètres; le mouvement des flots sera imité avec la plus grande exactitude par la vapeur qui s'élèvera de plusieurs tuyaux. Les navires auront des proportions grandioses. Le bâtiment hollandais et le bâtiment norvégien auront chacun dix mètres de longueur et autant de hauteur jusqu'aux mâts. Au dernier acte le navire hollandais s'engouffrera devant les yeux des spectateurs qui, à part les jouissances artistiques, auront en même temps celle d'un spectacle des plus intéressants.

Dans les premiers jours du mois de mars *Rienzi*, de Richard Wagner, passera à son tour et sera splendidement monté. M. Labatt sera chargé du rôle de Rienzi et M^{me} Dustmann de celui d'Irène.

On a remarqué que dans toutes les localités, même très-éloignées des champs de bataille, les campagnes et les jardins offrent l'image de la plus grande désolation. Les plantes sont mortes ou étioilées; on dirait qu'elles ont été arrosées d'eau acidulée. Un savant n'attribue pas ce désastre à la rigueur de l'hiver, mais à l'immense quantité de poudre brûlée en France depuis six mois.

La poudre de guerre, en brûlant, produit, probablement, dit-il, de l'acide sulfurique : cet acide se répand dans l'atmosphère, est poussé par le vent, tombe avec la pluie ou le brouillard sur les plantes et les détruit.

VARIETES.

Le Château de Kerdoueck

LÉGENDE DU XVI^e SIÈCLE.

I

Le temps était triste et sombre; sombre comme le regard du sire de Kerdoueck.

Autrefois, cependant, ce dernier était souriant et heureux. Naguère on l'avait vu jeter au destin un insolent défi, et le vieux manoir de ses ancêtres, entouré de riches dépendances, le faisait considérer avec raison comme un des plus opulents seigneurs de la Bretagne.

Quel événement tragique avait pu amener la noire mélancolie dont son visage portait l'empreinte? Quiconque l'eût demandé dix ans plus tard, c'est-à-dire après la mort du baron, eût entendu une lugubre histoire. — Cette histoire nous allons la raconter.

II.

Juin épanchait son parfum fleuri sur toute la nature. La jeune Agathe de Kerdoueck cueillait dans le jardin du château un fleur que le soleil venait de faire éclore, et l'offrait d'une voix aussi gracieuse qu'elle au noble seigneur son père.

Qu'elle était belle, Agathe, avec ses blonds cheveux qui encadraient un visage dont l'éclat faisait pâlir la blancheur du lys! Qu'elle était belle avec sa voix pure et mélodieuse, comme le doux murmure d'une lointaine cascade! Qu'elle était belle lorsqu'elle cueillait les fleurs moins suaves qu'elle! Qu'elle était belle surtout, lorsqu'elle les offrait avec un regard plus expressif que des paroles, au sire de Kerdoueck.

Qu'il était heureux, lui, le digne vieillard, d'embrasser cette enfant dont les traits chéris lui rappelaient ceux de l'épouse adorée que le ciel lui avait retirée.

Cette vie si calme ne devait pas durer; ce ciel sans nuages devait bientôt s'assombrir et verser à flots sur la noble famille un déluge de douleurs....

Agathe, le bras légèrement appuyé sur celui de son père, promenait ses grâces à travers les pelouses embaumées.

Il était dix heures du matin.

Les oiseaux jetaient dans les airs leurs douces notes.

Pollux, le gardien fidèle du château, exprimait son contentement par de joyeuses gambades.

Soudain Agathe poussa un cri et s'évanouit en désignant d'un geste rempli de terreur un homme qui s'avavançant vers eux en chancelant!

Cet homme, ou plutôt ce squelette humain, était fait, à coup sûr, pour inspirer une véritable frayeur; sa maigreur extraordinaire grandissait encore sa taille gigantesque. Son œil hagard, ses joues creuses, sa tête chauve et sa démarche vacillante eussent fait croire à un habitant de l'autre monde; ses vêtements sales, usés et marqués de nombreuses déchirures auraient pu le faire prendre en pitié, si à côté de cette transparente misère, son regard n'eût pas fait peur.

Impressionné lui-même, le baron prodigua ses soins à sa fille, et, regardant avec une suprême hauteur l'audacieux inconnu, il lui dit d'une voix où grondait sa colère :

— Que faites-vous ici? Allez-vous-en, misérable, allez-vous-en, ou je vous fais chasser.

— J'ai faim! dit l'inconnu.

Le baron, ne répondit pas.

— J'ai faim, répéta le mendiant, j'ai faim!

Ces paroles, prononcées avec force, firent tressaillir le sire de Kerdoueck; voyant presque une menace dans une demande faite sur ce ton, il se retourna brusquement et s'écria :

— Va-t-en, manant, va-t-en!

Le mendiant baissa la tête et reprit sa marche.

III.

— Reviens à toi, ma bien-aimée, disait le baron en pressant dans les siennes les mains de sa fille. Mon Dieu, elle est toujours glacée et sans mouvement. Agathe, Agathe, mon enfant!....

A cette voix connue, la jeune fille entr'ouvrit les yeux.

— Mon père! dit-elle.

— Enfin! s'écria-t-il avec une exclamation de joie.

— Que j'ai souffert! murmura Agathe.

— Chère enfant!.... mais qu'as-tu donc encore que tu pâlis, que ta voix tremble!

— N'est-il plus là, père?

— Oh! sois tranquille, je l'ai chassé, c'est sans doute quelque misérable vagabond, mais n'en parlons plus, je vois les roses reparaître sur ton visage, tu vas mieux, n'est-ce pas?

— Non, je ne me sens pas bien; je voudrais rentrer.

— Soit, un peu de repos te remettra tout à fait.

Agathe avait une de ces frêles et délicates organisations sur lesquelles un événement inattendu produit toujours une forte sensation. En rentrant au château la fièvre s'empara d'elle; on la mit [au lit, et le médecin fut mandé.

Le baron attendit son arrivée avec une vive impatience.

— Ah! docteur! dit-il à demi fou lorsque l'homme de l'art fut arrivé, sauvez, sauvez ma fille!

Ce médecin était un bon et brave homme. Après les questions d'usage, il tranquillisa M. de Kerdoueck, l'assurant que la sensibilité des nerfs de Mademoiselle était seule la cause de cette indisposition, qui n'aurait probablement aucune suite fâcheuse. — Honnête docteur!

Vers huit heures, Agathe commençait à se reposer. Son père, qui ne l'avait pas quittée un seul instant, sortit et alla promener sa rêverie dans le parc du château.

Le vent venait rapidement; quelques étoiles commençaient à percer l'azur foncé du ciel.

Le silence était profond.

IV.

« Tout homme possède en lui un peu de poésie », a dit un grand écrivain. Tout homme possède un peu de cette poésie du cœur qui s'épanouit un jour, tôt ou tard, arrive à l'âme comme un flot d'ambrosie et plonge dans une douce extase.

Seul avec lui-même, respirant l'air pur et embaumé du soir, de douces pensées vinrent s'emparer du seigneur de Kerdoueck. Soudain les douces images qu'il se créait furent remplacées par une effrayante vision : devant lui, semblable à un hideux fantôme, était l'inconnu du matin; sa voix rauque et presque articulée murmurait ces deux mots : — J'ai faim!....

Le baron voulut crier, son cri s'arrêta dans sa gorge : il voulut fuir, vains efforts : de même que sa voix était muette, ses pieds étaient cloués au sol.

Et toujours devant lui se dressait cette ombre menaçante et livide qui répétait : — J'ai faim!

Chose étrange, il semblait que la taille de l'inconnu devenait d'une grandeur prodigieuse et que ses lèvres s'entr'ouvraient pour laisser échapper une malédiction.

Par un effort surhumain, le père d'Agathe sortit de son immobilité et se mit à fuir avec vitesse, croyant être poursuivi par la voie saccadée de sa fantastique apparition.

Mais un obstacle se présenta sous ses pieds. Le sire de Kerdoueck se prit à trembler, il venait de heurter un cadavre. Sa vision était devenue une terrible réalité.

Hors de lui, l'esprit troublé, la tête en feu, le malheureux sentit ses idées l'abandonner et tomba à côté de ce cadavre qu'il avait reconnu, malgré la nuit obscure, pour le spectre qui le poursuivait.

Une seconde vision, plus infernale que la première, fit hérissier ses cheveux d'effroi. Le baron voyait distinctement à côté de lui cette masse inerte. Son esprit torturé lui fit faire un rêve horrible, le fantôme s'était levé; il étendait sur lui sa main sèche et decharnée, et disait de sa voix du matin, de cette voix si sourde et si cadavéreuse :

— Sois maudit, sois maudit, toi, ta fille, tes vassaux et tes biens! Que le malheur t'apprenne à secourir le malheur! Que ta conscience soit bourrelée par la honte et les remords! Car j'avais faim et tu m'as repoussé, sois donc maudit! Satan a eu pitié de moi et m'a rappelé à lui; mais je me vengerai : je te châtierai dans ce que tu aimes le plus au monde, dans ton enfant, dans ta fille, qui mourra bientôt; dans ta vie qui s'écoulera dans la sombre désolation d'un cœur qui n'a plus d'espoir!....

Et le baron, dans son rêve affreux, voyait devant lui ce fantôme dont les yeux jetaient de flamboyants éclairs.

V.

Huit jours après cet événement, le voile de la douleur enveloppait l'antique manoir des Kerdoueck.

Agathe, la belle et douce enfant, venait de quitter la terre pour le ciel.

La maladie avait fait de rapides progrès, et la mort, qui nous prend tous sans pitié, la marqua de son redoutable sceau.

Les soins empressés des médecins, les cris du baron, les pleurs des vassaux et les prières de tous ne purent l'arracher au tombeau qui voulait son beau corps, au ciel qui voulait sa belle âme.

Elle mourut comme un ange, après avoir souffert comme une femme; elle partit pour toujours, ne laissant d'elle ici-bas que le souvenir de ses bienfaits.

Le ciel était triste et sombre; sombre comme le regard du sire de Kerdoueck.

Ce dernier foulait le gazon du parc où, quelques jours auparavant, un spectre lui avait prédit la ruine de sa maison, et sa triste pensée faisait jaillir de ses yeux quelques larmes, comme le coup fait jaillir l'eau de la source.

Il rêvait à son enfant qui n'était plus, à cette maudite prédiction déjà presque entièrement réalisée.

Un cri sinistre retentit à son côté.

Il s'arrêta.

Le spectre était là.... devant lui.

— Ah! rendez-moi mon enfant, cria le baron en joignant les mains par un geste indicible.

Un long ricanement répondit à cette demande.

Et le spectre, reculant, désigna le ciel, vers lequel s'amoncelaient de noirs nuages.

— Vois, dit-il.

L'éclair traversa la nue.

— Ecoute!

La foudre retentit.

Le fantôme riait toujours.

— Regarde, regarde! dans un instant la foudre aura brûlé ton château et ravagé tous tes biens. Regarde!

Un affreux coup de tonnerre augmenta l'invincible terreur de M. de Kerdoueck; il leva les yeux au ciel comme pour l'implorer.

La foudre tombait en cet instant avec un éclat formidable sur le château, qui s'éclaira soudain d'une lueur vive.

— Mon Dieu, mon Dieu!... disait le pauvre seigneur.

— Ruiné! soufflait la voix sépulcrale; ruiné.... mendiant, fuis!

— Plutôt mourir!

— Soit, je veux bien t'épargner la poignante douleur qu'on éprouve à demander du pain. Tu veux mourir? Eh bien! suis moi!

Et le spectre entraîna le baron aveuglé par les terribles coups qui le frappaient à la fois.

Le feu promenait sa langue destructive sur le château.

Au-dedans, des cris se faisaient entendre. Au-dehors des paysans aux visages consternés contemplaient l'affreux sinistre, sans songer à porter secours à ceux qui allaient mourir.

— Viens, viens! disait toujours le spectre.

Ils traversèrent la foule, qui s'écartait avec respect devant eux.

— Veux-tu de la mort?

— Oui, oui, la mort c'est l'oubli.

— Viens donc!

Et ce maudit, dont les regards épouvantaient l'assemblée, s'empara du baron et s'élança avec lui au milieu des flammes.

Les paysans poussèrent un cri.

L'immense charpente s'affaissait, les ensevelissant sous ses décombres brûlants.

VI.

Telle est la fable que vous pourrez entendre raconter un jour, si vous allez visiter la Bretagne, ce foyer de merveilleux récits. — A côté de cette légende digne en tous points des superstitions du XVI^e siècle, le bon sens a donné une version que nous résumons.

Une cruelle maladie emporta Agathe, la fille du château; ce dernier, absorbé par la douleur que lui causa cette cruelle perte, mit un jour, dans un accès de folie, le feu au château de Kerdoueck et s'ensevelit sous ses ruines fumantes.

EVARISTE CARRANCE.

ALFRED GABRIÉ, Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO.

Arrivées du 13 au 19 février 1874

FINALE. b. Antoine Saccone, italien, c. Saccone, charbon
ANTIBES. b. la Pauline, français, c. Musso, gravier
CETTE. b. Joseph et Marie id. c. Palmaro, vin
MENTON. b. Belle Brise, id. c. Fornari, id.

Départs du 13 au 19 février 1874

GOLFE JUAN. b. la Pauline, français, c. Musso, s. l.
ID. b. l'Indus, id. c. Jovenceau, id.
ST-TROPEZ. b. Benoni, id. c. Jeumard, id.
ID. b. St-Joseph, id. c. Palmaro, f. v.
GOLFE JUAN. b. la Pauline, id. c. Musso, sur lest
VINTIMILLE. b. N.-D.-des Miséricordes, italien, c.
Marcenaro, id.

A Nice, chez Visconti, rue du Cours,
œuvres complètes d'Emile Négrin de Nice :
poésies, linguistique, lexicographie, littérature.

M^{lle} Aimée MAILLARD, modiste de Paris, a l'honneur d'annoncer aux dames de cette ville que comme les années précédentes elle a à leur offrir : chapeaux ronds variés, chapeaux fermés et parures de bal.

Son adresse rue du Milieu, 45, au 1^{er} étage.

GRAND HOTEL DES BAINS

au Pprt, tenu par EUGÈNE REY.

HOTEL D'ANGLETERRE, Avenue de Monte Carlo, près le Casino.

HOTEL DE FRANCE, rue du Tribunal et rue des Carmes. — Table d'hôte et pension.

RESTAURANT BARRIERA, avenue Florestine, à la Condamine. — Chambres meublées. — Pension.

HOTEL BELLEVUE

Chambres au midi à louer au jour, à la semaine et au mois.

TAVERNE ALSACIENNE

tenu par JAMBOIS, à la Condamine.

Magnifique établissement, à proximité du Casino. Déjeuners chauds et froids. — Bière de Vienne à 35 cent. Consommations de 1^{er} choix. — Billards.

A VENDRE

Parcelles de terrain de diverses contenances

Quartier de la Colla, près la gare de Monaco.

S'adresser à M. FRANÇOIS BLOVÉS pour tous renseignements

VILLA BELLA

(aux Moulins)

A LOUER PRÉSENTEMENT

S'adresser à M^e BELLANDO, Notaire, à Monaco.

MAISON MAYAN (MENTON)

Coiffures & Parfumeries en tous genres.

ARTICLES DE LUXE.

Chemin de Fer de Paris-Lyon-Méditerranée. Saison d'Hiver.

DE MENTON A NICE

PRIX DES PLACES.			STATIONS	DÉPARTS				
1 ^{re} CL.	2 ^e CL.	3 ^e CL.		MATIN		SOIR		
Fr. Cent.	Fr. Cent.	Fr. Cent.		H. M.	H. M.	H. M.	H. M.	H. M.
»	»	»	MENTON	8 45	12 30	5 6	8 35	10 40
» 65	» 50	» 35	ROQUEBRUNE	8 55	12 40	5 22	8 45	—
» 90	» 65	» 50	MONTE CARLO	9 4	12 49	5 32	8 56	11 4
1 10	» 85	» 60	MONACO	9 23	12 56	5 44	9 3	11 10
1 80	1 35	1 »	EZE	9 34	1 9	5 57	9 16	—
2 »	1 50	1 10	BEAULIEU	9 42	1 17	6 5	9 24	—
2 25	1 70	1 25	VILLEFRANCHE	9 49	1 24	6 16	9 31	11 33
2 80	2 10	1 55	NICE	10 3	1 37	6 29	9 44	11 46

DE NICE A MENTON

			STATIONS	MATIN		SOIR		
				H. M.	H. M.	H. M.	H. M.	H. M.
»	»	»		NICE	8 15	12 15	4 —	8 20
» 55	» 45	» 30	VILLEFRANCHE	8 32	12 27	4 12	8 32	—
» 80	» 65	» 45	BEAULIEU	8 39	12 34	4 19	8 39	—
1 »	» 75	» 55	EZE	8 47	12 42	4 27	8 47	—
1 80	1 35	1 »	MONACO	9 10	1 —	4 41	9 2	—
2 »	1 50	1 10	MONTE CARLO	9 16	1 6	4 47	9 8	—
2 20	1 65	1 25	ROQUEBRUNE	9 21	1 15	4 56	—	—
2 80	2 10	1 55	MENTON	9 34	1 24	5 5	9 24	—

A VENDRE OU A LOUER

près du Casino.

JOLIE VILLA

Très richement meublée

Vue magnifique dominant le plateau de Monte Carlo.

S'adresser à la villa, Avenue St-Michel.

Hôtel-Restaurant de Strasbourg

TENU PAR LOUIS BOULAS

Ex-Cuisinier de l'Hôtel de Paris

Cabinets de société et jardin. — Chambres meublées.

SALLE DE BILLARD.

Monte Carlo, près le Casino (Monaco).

En vente à l'imprimerie du Journal :

MONACO ET SES PRINCES

par HENRI MÉTIVIER.

Deux volumes grand in-8° — Prix : 5 francs. pour la France et l'étranger fr. 7 70 en un mandat poste

UNE VISITE A MONACO

Prix : fr. 1 ; par la poste, fr. 1 20.

LES MONDAINES

SCÈNES PARISIENNES ET PROVINCIALES.

Un vol. in-12, par HYACINTHE GISCARD. — Prix : 2 fr.

A Nice et à Menton, chez tous les Libraires.

Hôtel et Restaurant de Lyon, rue du Milieu, 23. — Table d'hôte et pension. — Chambres meublées.

VOITURES pour la promenade et voyages. Sangeorges, rue de Lorraine, n° 11 et place du Casino.

VOITURES pour la promenade et voyages. — S'adresser à Henri Crovetto, place du Casino.

30 Minutes

DE

NICE

BAINS DE MER DE MONACO

SAISON D'HIVER 1870-71

15 Minutes

DE

MENTON

Parmi les stations hivernales du littoral méditerranéen, Monaco occupe la première place par sa position climatérique, par les distractions et les plaisirs élégants qu'il offre à ses visiteurs et qui en ont fait aujourd'hui le rendez-vous du monde aristocratique, le coin recherché de l'Europe voyageuse pendant ces mois où la brise et les frimas désolent les contrées moins privilégiées.

LE CASINO de MONTE CARLO offre aux Etrangers les mêmes distractions que les Etablissements des bords du Rhin, — la *Roulette* s'y joue avec un seul Zéro et le *Trente et Quarante* avec le *Demi Refait*.

CONCERTS deux fois par jour.

LE CASINO contient des salles de Conversation, ainsi qu'un Cabinet de Lecture où se trouvent les Journaux illustrés, toutes les publications étrangères.

GRAND HOTEL de PARIS, à côté du CASINO. Cet hôtel, l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la Méditerranée. BEAUX APPARTEMENTS. MAGNIFIQUE SALLE à MANGER. SALON de RESTAURANT. GRAND CAFÉ avec BILLARDS. — CABINETS PARTICULIERS. — CUISINE FRANÇAISE.

La ville et la campagne de MONACO renferment des HOTELS, des MAISONS PARTICULIÈRES et des VILLAS; où les voyageurs trouvent des appartements à des prix modérés. — STATION TELEGRAPHIQUE.

Le trajet de LYON à MONACO se fait en 15 heures, de MARSEILLE en 7 heures.

Plusieurs départs amènent les voyageurs de NICE à MONACO. Le trajet se fait en TRENTE MINUTES.